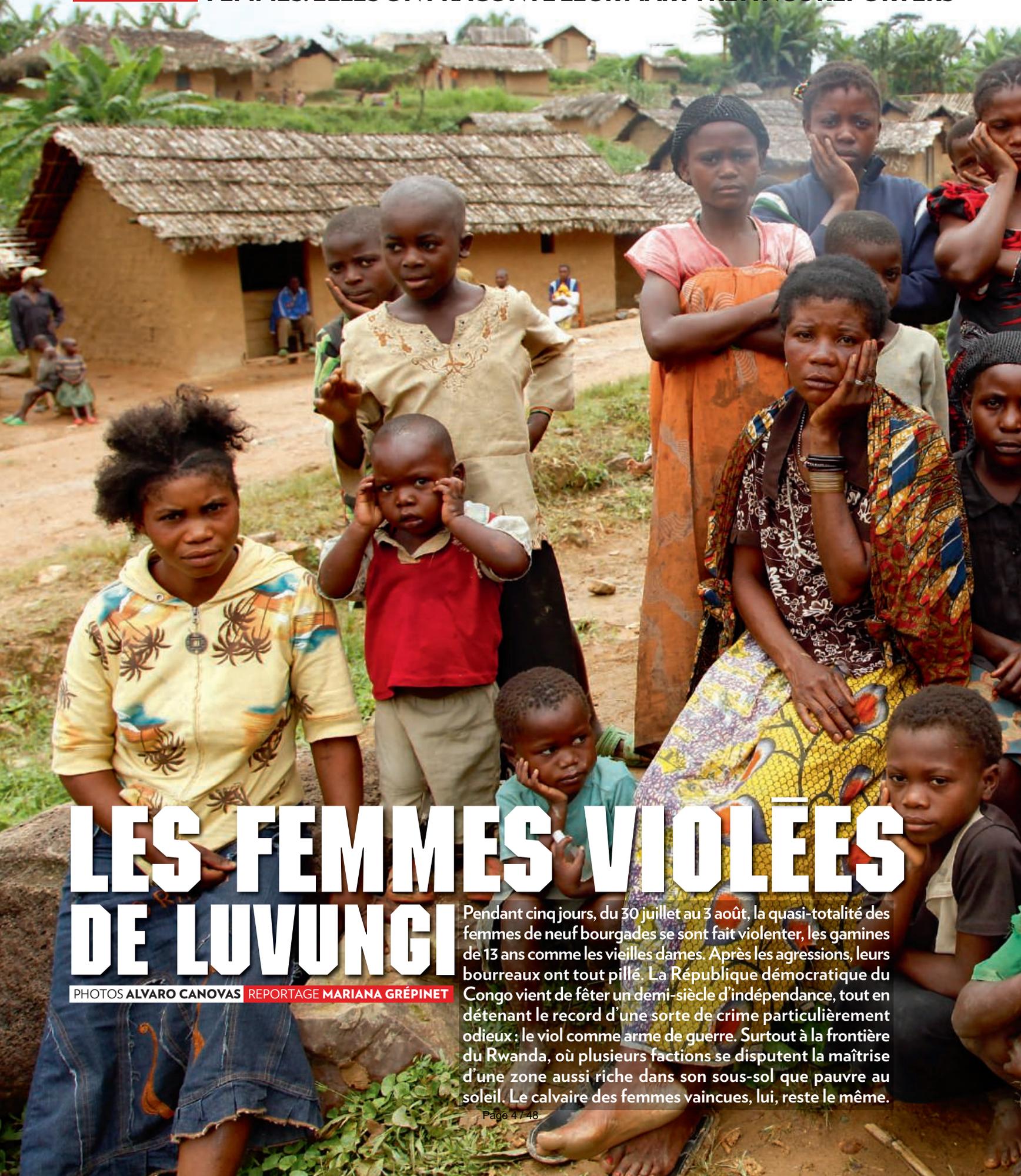


PARIS  
**MATCH**

**AU CONGO, DES MILICIENS SORTANT DE LA FORÊT SE SONT  
ATTAQUÉS À UN VILLAGE, CHASSANT LES HOMMES ET ABUSANT DES  
FEMMES. ELLES ONT RACONTÉ LEUR MARTYRE À NOS REPORTERS**



# LES FEMMES VIOLÉES DE LUVUNGI

PHOTOS ALVARO CANOVAS REPORTAGE MARIANA GRÉPINET

Pendant cinq jours, du 30 juillet au 3 août, la quasi-totalité des femmes de neuf bourgades se sont fait violenter, les gamines de 13 ans comme les vieilles dames. Après les agressions, leurs bourreaux ont tout pillé. La République démocratique du Congo vient de fêter un demi-siècle d'indépendance, tout en détenant le record d'une sorte de crime particulièrement odieux : le viol comme arme de guerre. Surtout à la frontière du Rwanda, où plusieurs factions se disputent la maîtrise d'une zone aussi riche dans son sous-sol que pauvre au soleil. Le calvaire des femmes vaincues, lui, reste le même.



**GISÈLE,  
20 ANS**

Vendredi  
3 septembre,  
vêtue d'un  
pagne jaune,  
assise, elle pose  
une main sur  
sa joue en signe  
de tristesse,  
comme tous  
autour d'elle.  
Violée une  
première fois  
dans son village  
d'origine,  
Gisèle venait de  
se réfugier  
à Luvungi  
quand d'autres  
barbares ont  
abusé d'elle.

**MARIAM,  
25 ANS,  
ET FAÏDA,  
28 ANS**

Faïda Kisa  
(qui donne le  
sein) a été violée  
sous les yeux  
de ses  
quatre enfants  
âgés de 4 mois à  
10 ans. Sa petite  
sœur Mariam  
Mapendo  
(en tee-shirt  
bleu, avec sa fille  
Hortense, 2 ans)  
a été violée  
par quatre  
hommes dans la  
pièce voisine.



Les violeurs ont agi avec systématisme : par groupes de deux à six hommes, maison par maison, après avoir chassé les pères et les maris. Les agresseurs sont identifiés : des membres des Mai-Mai, milices locales, ainsi que des hommes des FDLR (Forces démocratiques de libération du Rwanda), en fuite au Congo après le génocide de 1994 au Rwanda. Les Casques bleus de la Monusco, basés à une vingtaine de kilomètres de Luvungi, ne sont pas intervenus. Ils disent n'avoir été informés que dix jours plus tard. Leurs patrouilles ont pourtant traversé le village le 2 août sans rien voir. La Mission de l'Onu pour la stabilisation en RDC, présente au Congo depuis onze ans, semble impuissante à empêcher le pays de demeurer « la capitale mondiale du viol », selon l'expression de Margot Wallström, représentante de l'Onu pour la violence sexuelle dans les conflits armés.

**A** PRÈS LEUR SUPPLICE, ELLES SE CACHENT  
TROIS JOURS DANS LA FORÊT SANS NOURRITURE,  
NI BOISSON, AVEC LEURS ENFANTS



**CÉLESTINE,  
35 ANS**

Alors enceinte de 6 mois, Célestine Nsamamba (ici avec ses cinq plus jeunes enfants) a été violée par plusieurs hommes devant ses huit enfants, avec qui elle s'était enfuie dans la forêt. Ses trois aînés réquisitionnés par les rebelles pour porter le butin de leurs pillages jusqu'à leur base, ne sont toujours pas revenus.



**A**UCUNE FEMME N'EST ÉPARGNÉE, PAS MÊME ANA, 80 ANS, QUI

**ANA,  
80 ANS**

(ici avec deux de ses petits-enfants) a été agressée chez elle par quatre hommes et violée. Elle les a implorés de l'épargner. Ana porte un bandage à la main droite, ses agresseurs l'ont frappée d'un coup de machette.





**FURAHA,  
51 ANS,  
ET KAVUGHO,  
50 ANS**

Furaha Shemuhombo, le pasteur de l'église baptiste du village, a fui au moment de l'attaque. Sa femme, Kavugho, a été rattrapée et violée par trois hommes. Devant leur maison et son église, avec trois de leurs cinq enfants, Furaha montre l'endroit par lequel les agresseurs sont arrivés.

**LES SUPPLIAIT EN LEUR DISANT : "JE SUIS VOTRE GRAND-MÈRE"**



**ALAIN,  
7 ANS**

Alain Musole ne parle quasiment plus depuis l'attaque. Il est terrorisé, apathique, et n'a plus le regard d'un petit garçon. Derrière lui, le stand de son père Matata, 49 ans, qui tient l'unique commerce du village. Comme tout a été pillé, Matata n'a presque plus rien à proposer, en tout cas aucun produit de première nécessité.

# 76 PENDANT L'AGRESSION, POUR ÉVITER D'ÊTRE RECONNUS, LES VIOLEURS BRAQUENT UNE TORCHE DANS LES YEUX DE LEURS VICTIMES

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE AU NORD-KIVU **MARIANA GRÉPINET**

**S**itôt franchi le seuil de sa maison, Ana, les bras chargés, bute sur quatre molosses en treillis. « Où vas-tu avec nos histoires ? » hurle un des miliciens en la repoussant à l'intérieur de la bâtisse en terre séchée. Ce vendredi soir du septième mois, le « mwezi wa saba », comme on dit ici, le jour vient de tomber sur le village haut perché dans la forêt équatoriale, à plusieurs jours de route au nord-ouest de Goma, la capitale du Nord-Kivu. Il est à peine 20 heures. Les deux premiers hommes s'empressent déjà d'emballer les modestes biens qu'Ana n'avait pu faire tenir dans ses bras. « Allez vous occuper de cette vieille dame », lancent-ils aux deux autres. A près de 80 ans, Ana est la doyenne de Luvungi. Elle a déjà compris ce qui l'attend. Agenouillée, elle supplie : « Vous avez tout pris, ne faites pas ça. Je suis votre grand-mère ! » Ana mime la scène qu'elle décrit : « Tout en les implorant, j'ai levé les bras vers eux, les mains tournées vers le ciel. » Un premier coup tombe. Un coup de machette. Sa propre machette, qu'elle garde cachée sous son lit, la nuit, et qu'elle utilise au quotidien pour éplucher les légumes et couper du bois. Il entaille profondément sa main droite. « Toi, tu ne veux pas cou-



**Situé dans les montagnes entre Walikale et Kibua, Luvungi compte un peu plus de 2 000 habitants. Sur quelque 350 femmes, 284 ont subi les assauts des rebelles.**

cher avec nous et tu n'as pas d'or », crie un homme avant de lui arracher ses vêtements et de la violer. De longues minutes atroces pour Ana : « J'avais mal au vagin. C'était

comme si l'on m'avait introduit un bâton en bois dans le ventre. » Tout son corps n'est que douleur. Son sang coule le long de ses bras et entre ses cuisses. Ça n'arrête pas ses agresseurs.

Au même instant, un peu plus haut dans la bourgade, quatre jeunes hommes défoncent la porte de la chambre de Mariam. Cette maman de 25 ans dort avec sa petite Hortense blottie contre elle, sous la moustiquaire bleue. Sur son lit, sans prêter attention à la fillette de 2 ans qui pleure, quatre hommes saisissent Mariam, la frappent, la violent à tour de rôle. Pour éviter qu'elle puisse les reconnaître, ils l'aveuglent en braquant leur lampe torche sur son visage. Dans la chambre d'à côté, en présence de ses quatre enfants

Le Nord-Kivu borde l'Ouganda et le Rwanda. Luvungi est situé à 22 kilomètres de Kibua, où se trouve une base des Casques bleus, entre les villes de Walikale et de Goma, capitale régionale.



âgés de 4 mois à 10 ans, sa sœur aînée, Faïda, subit le même sort. Avant de partir, les assaillants lui fouillent le vagin à la recherche d'or puis s'essuient la main sur son visage. Le village est situé à quelques kilomètres d'une carrière d'or de piètre qualité, et les habitants sont souvent payés en minerai lorsqu'ils vendent de la farine ou de l'huile de palme. Cette nuit-là, 284 femmes du village ont vécu les mêmes horreurs.

L'après-midi précédent, les enfants s'amusaient à courir le long de la piste caillouteuse qui traverse le village. Devant les maisons, les racines de manioc séchaient au soleil pour être pilées et transformées en farine. Elle sert à préparer le fofou, des boules de pâte gluante qu'on mange accompagnées de viande en sauce.

**A** 16 heures, Livingstone Bumba, le chef du village, a appris qu'une troupe de rebelles occupait Kembe, un bourg distant de 2 kilomètres. Il y aurait plus de 350 hommes, armés de kalachnikovs et de lance-roquettes RPG. Des membres des FDLR, les Forces démocratiques de libération du Rwanda, qui comptent dans leurs rangs des génocidaires de 1994 et des rebelles Maï-Maï, une milice tribale congolaise. La présence de ces deux groupes n'augure rien de bon. Livingstone le sait mais reste confiant. Comme le veut la coutume, *(Suite page 78)*

**ANGE, 18 ANS**

Vendredi 3 septembre,  
avec son bébé. Les agresseurs  
l'ont d'abord obligée à  
regarder sa propre mère,  
Ghabuo, 35 ans, se faire violer,  
avant de s'en prendre à elle,  
devant tous leurs enfants.



# 78 POUR UNE FOIS, LES FEMMES DU VILLAGE N'ONT PAS SUBI LA DOUBLE PEINE: AUCUN HOMME DE LUVUNGI N'A CHASSÉ SON ÉPOUSE

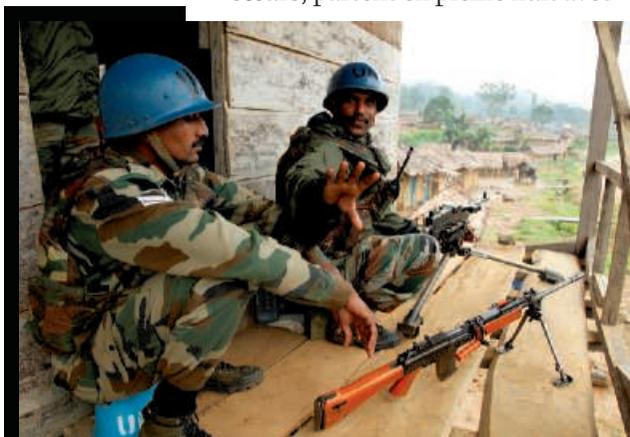
accompagné des chefs des communes voisines, il va saluer le colonel Mayele, l'«intelligent», chef d'état-major de ce fameux Tcheka à la tête des Maï-Maï dans la région, et Lionceau, le coordinateur local des FDLR. «Mayele m'a salué bonnement. J'ai cru que c'était la paix mais il cachait autre chose», raconte Livingstone.

**Q**uelques heures plus tard, il assiste, médusé, aux discours galvanisateurs des deux chefs qui s'adressent à leurs troupes. Mayele, un grand mince d'une trentaine d'années, divise en trois rangées ses hommes, tous équipés de lampes torches. Lorsqu'il lance ses ordres – «Vous, vous prendrez le quartier d'Irameso, vous celui de Majengo et vous, vous bloquerez le centre» – Livingstone comprend que son village est «foutu».

Commence alors, pour les 2 160 habitants, la plus longue nuit de leur vie. Méthodiquement, les rebelles, par groupes de deux à sept, entrent dans chaque maison. Ils expulsent les maris, les laissant s'enfuir vers la forêt, et s'en prennent aux femmes qu'ils frappent et violent, des adolescentes de 13 ans aux plus âgées, les unes devant les autres. Célestine, qui en est à son sixième mois de grossesse, est aussi violée. Sa voisine n'a pas le temps de détacher l'enfant qu'elle porte dans son dos lorsqu'elle est jetée à terre et écrasée sous le poids des hommes qui la souillent. Ils pillent et emportent tout ce qu'ils peuvent: argent, vêtements, ustensiles de cuisine, matelas, poules, chèvres.

Ce qu'ils ne peuvent prendre, ils le brisent. Tout le village est saccagé. Pour porter leur butin à travers la forêt jusqu'à leur base, ils réquisitionnent les époux et les garçons les plus valides. Après leur martyre, les bourreaux laissent s'enfuir les femmes. Mariam et Faïda, les deux sœurs, partent en pleine nuit avec

Maï-Maï. Mayele établit ses quartiers dans l'église baptiste qui domine le village. Il fait égorger une chèvre et ouvrir des bouteilles de Primus, la bière congolaise. Avec sa garde rapprochée, il fête cette nuit de barbarie. Le trésor de guerre, qui n'a pas encore été totalement emporté, est rassemblé dans une maison. Deux hommes se chamaillent comme des gamins autour d'une prise. L'un d'eux tire et blesse le second à la jambe. Les rebelles ne se contenteront pas de ravager Luvungi. Durant trois jours, une partie d'entre eux poursuivra sa progression, semant la terreur dans les communes qui bordent la piste.



**Samedi 4 septembre, deux Casques bleus à Luvungi. Une quarantaine de soldats de la Monusco (mission de l'Onu au Congo) vont surveiller le village une dizaine de jours. Ils sont arrivés dix jours après les faits.**

leurs enfants. «Il pleuvait. On a dormi dehors, à même le sol», raconte Mariam. Avec chacune un enfant dans le dos et les autres agrippés à leurs mains, elles avancent lentement. Le lendemain matin, dimanche, elles croisent des rebelles qui, à nouveau, les violent. Elles passeront ainsi deux jours et trois nuits dans la forêt, suivant la rivière pour avoir un peu d'eau, ne trouvant rien à manger. «Dans ces coins-là, il n'y a ni bananes ni papayes à cueillir», glisse Faïda, tout en donnant le sein à son petit dernier. Lorsque des couples sont trouvés ensemble, l'homme est ligoté et obligé d'assister, impuissant, au viol de son épouse.

Durant ces quatre jours, de vendredi à lundi, Luvungi devient la base temporaire des FDLR et des

**C**es villages, pourtant situés à moins de 20 kilomètres d'une base militaire de la Monusco, la Mission de l'Onu pour la stabilisation en RDC, ne recevront aucune aide. Dans cette région reculée, l'information peine à circuler, faute de réseau téléphonique. Les troupes de l'armée nationale, les FARDC (Forces armées de la République démocratique du Congo) n'interviennent pas non plus, par manque de moyens logistiques. Elles n'ont aucun véhicule et se déplacent à pied. La terrible nouvelle s'étant quand même répandue le long de la piste, de nombreux villageois ont abandonné leur maison, emportant tout ce qu'ils pouvaient. A 20 heures, samedi, les rebelles approchent de Lubonga. L'unique moyen d'accéder à ce village est un pont de lianes et de bambous, suspendu à une dizaine de mètres au-dessus d'une rivière. Une vingtaine

d'hommes le franchissent. Ils violent les femmes encore présentes, emportent l'argent et brûlent une maison avant de repartir, vers 4 heures du matin.

**D**'autres habitants, qui étaient encore dans la forêt avoisinante, sont pris à revers par un second groupe de rebelles, passé par un pont 3 kilomètres en amont. Huit autres villages sont en partie pillés, mais aucun ne connaît l'intensité des violences commises à Luvungi. Au fil des jours, les miliciens regagnent leur camp dans la forêt. La vie recommence alors doucement dans les bourgades désertées. Mardi, Mariam et Faïda peuvent enfin revenir chez elles, à moitié rassurées par des voisins qui confirment le départ de leurs bourreaux.

Un mois plus tard. Assise devant chez elle sur un rondin de bois, Mariam a le regard perdu dans le vide. Elle épluche des bananes plantains qu'elle fait tremper dans une cuvette. Elle n'a plus qu'une casserole cabossée. Quand elle aura terminé, elle la prêtera à Gisèle, une autre maman. « C'est chacun son tour, on est obligé d'attendre que l'autre ait terminé, se plaint Gisèle, coquette avec ses bracelets au poignet et ses ongles des pieds vernis en rose. On ne prépare plus à manger comme avant. Même cette activité-là, on ne peut plus la faire bien. » Elle explique que les femmes dont les champs sont éloignés n'osent plus s'y rendre pour les cultiver. Il n'y a plus de viande, puisque les pillards ont emporté les chèvres et les poules, ni d'argent pour acheter quoi que ce soit. De toute façon, il n'y a plus rien à acheter. Tout ce que vendait Matata dans son commerce a disparu. Devant son magasin, il a posé une planche sur des tréteaux et disposé avec soin six boîtes de sardines, une pile, deux pots de crème éclaircissante pour la peau, quelques sachets de grains de café concassés, de vieilles pellicules photo périmées. Des produits bien futiles, qu'il avait jetés à la va-vite dans un trou au moment de sa fuite. Son fils, Alain, 7 ans, est accroupi près de l'étal. Le regard éteint, il réagit à peine

quand son père lui adresse la parole. « Il est malade mais on ne sait pas ce qu'il a. Il est traumatisé depuis ce qui s'est passé », explique un jeune garçon à côté de lui. Presque chaque nuit, Alain et Mariam revivent dans leurs cauchemars leurs quatre jours d'horreur. Ils ne sont pas les seuls à avoir peur. « Après l'attaque, nous nous sommes concertés pour savoir comment quitter le village », raconte Furaha Shemuhombo, 51 ans, le pasteur de l'église baptiste. Les hommes envisagent toutes les hypothèses. Les rebelles occupent la forêt. Ils sont là, tout près. Hier encore, ils ont investi un village. Cette fois, ils n'ont détrossé que les malheureux étudiants qui passaient en camion sur la route en direction de Goma. Leurs économies, destinées à payer leurs frais de scolarité, et leurs uniformes ont été dérobés. Mais ce jour-là, au moins, les hommes armés ont laissé les villageois tranquilles. Chacun sait qu'ils



peuvent revenir à tout moment. L'unique moyen pour que cela cesse, c'est l'exode, comme toujours depuis seize ans. Mais pour aller où ? A Walikale, la ville la plus proche ? « Là-bas aussi il y a l'insécurité », fait remarquer le religieux. Du côté de Masisi, en direction de Goma ? « La route est trop longue. On ne sait pas quoi faire. »

« Ce qui m'a le plus humiliée, c'est le viol », lâche Mariam. « Ça diminue mais j'ai toujours mal. J'avais des lésions, des écoulements », détaille-t-elle en s'excusant de donner des précisions aussi crues. Juste après l'attaque, le chef du village a réussi à rallier Walikale. Il en est revenu au bout de deux jours avec des infirmiers, dont ceux de l'association humanitaire IMC

Retrouvez  
les vidéos de  
nos reporters  
sur

PARISMATCH.COM

Walikale,  
2 septembre :  
les hommes  
de la Monusco  
rapatrient  
vers Goma,  
capitale  
provinciale,  
le corps d'un  
major des  
FARDC, tué en  
poursuivant  
des rebelles qui  
attaquaient  
un avion trans-  
portant de  
la cassinérite.

(International Medical Corps). « Nous sommes arrivés trop tard pour distribuer le Pep kit qui permet, lorsqu'il est pris dans les soixante-douze heures suivant un viol, de protéger les femmes du virus du sida », explique l'un des deux, Chris Baguma. Dans cette région meurtrie par des années de conflits, le viol sert d'arme de guerre. En violant les femmes, les agresseurs détruisent les familles. Car les femmes subissent une double peine : en plus d'être violées, elles sont répudiées par leur mari et livrées à elles-mêmes, souvent avec leurs enfants. Mais à Luvungi, nul mari n'a chassé son épouse. Dans l'horreur, ils ont un soulagement : tous ont vécu la même histoire. Subir collectivement la honte aide à la surmonter.

**L**es victimes ne seront pas stigmatisées, comme c'est le cas lors de viols isolés. « Tout le monde sait que c'est un accident, on ne pouvait rien faire », dit Vital, l'instituteur. Il assure que même les jeunes filles vierges violées pourront trouver un mari. De leur côté, les épouses n'adressent aucun reproche à leurs maris qui ont pris la fuite. « Ils ne pouvaient rien faire, les autres étaient armés », reconnaît Kavugho, la femme du pasteur, violée par trois hommes alors qu'elle tentait de gagner la forêt. Dans de telles circonstances, s'interposer ne sert à rien. Le mari de Gisèle en a fait les frais. C'était en juin : « Nous habitons encore à Pinga, loin d'ici. Les FDLR ont attaqué. Mon mari a essayé de me défendre, ils l'ont tué. » Quatre rebelles l'ont violée. « Après, j'ai fui la guerre. Je suis venue à pied à Luvungi, avec mes deux enfants. Une semaine de marche. Et par malheur, j'ai encore été violée. » Cette fois, deux hommes abusent d'elle sous les yeux de Furaha, 4 ans, dont le prénom signifie « joie » en swahili, et d'Espoir, 2 ans. Tout un symbole. « Je leur ai donné ces noms car j'avais la joie et l'espoir. Maintenant, ça a changé. Je ne sais pas si je dois aussi changer leurs noms... » A Luvungi, la joie et l'espoir se sont éteints. ■

Reportage Mariana GRÉPINET  
et Alvaro CANOVAS